

www.e-rara.ch

Chefs-D'Œuvres dramatiques de P. Corneille

Corneille, Pierre

Paris, 1844

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-144440>

Acte premier.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I¹.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'où me vient ce désordre, Aufide ? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire² ?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison³

¹ On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parceque celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante ; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression. (V.)

² L'abbé d'Aubignac, malgré l'avenglement de sa haine pour Corneille, a raison de reprendre ces expressions, *que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux ?* Il traite ces vers de *galimatias* ; mais il devrait ajouter que cette manière de parler, *que veut dire* au lieu de *pourquoi, est-il possible, comment se peut-il, etc.*, était d'usage avant Corneille. Malherbe dit, en parlant du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses appas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas ?

Cette ridicule stance de Malherbe n'excuse pas Corneille, mais elle fait voir combien il a fallu de temps pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle et toujours noble, pour s'élever au-dessus du langage du peuple, sans être guindé. (V.)

³ L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison.

Le premier vers est bien ; le second semble pouvoir passer à l'aide des autres, mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre : un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu ; un syst³me faux et dangereux révolte la raison. Cette raison

Contre tout mon espoir révolte ma raison ¹ ;
Et de cette grandeur sur le crime fondée,

ne peut être révoltée contre *tout un espoir*. Le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile et faible ; et ce'a seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison révolte ma raison contre mon espoir* signifie précisément, empêche ma raison d'espérer ; mais que Perpenna ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de Perpenna d'espérer la place de Sertorius. Si l'on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense de défectueux, et chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop ni de trop peu ; et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures. (V.) — Si Voltaire eût voulu se rappeler que la poésie et la prose sont deux langues essentiellement différentes, il eût bientôt reconnu combien étoit insoutenable le paradoxe qu'il avance à la fin de l'avant-dernière phrase, et c'est ce qu'il eût encore mieux senti, s'il eût fait l'essai de sa méthode, non sur de mauvais vers, qu'il pouvoit très bien juger sans se donner la peine de les mettre en prose, mais sur des vers généralement reconnus pour beaux, et tirés de nos meilleurs poètes. Alors il eût vu que ces vers, ainsi décomposés, n'auroient produit souvent qu'une prose très bizarre, sans qu'on pût leur en faire un sujet de reproche, ni rien en conclure à leur désavantage. Veut-on s'en assurer par une expérience ? Que l'on choisisse, dans le récit de la mort d'Hippolyte, quelques vers du style le plus élevé, tels que ceux-ci, par exemple :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc.

et qu'on essaie de les mettre en prose sans rien changer aux expressions, cette prose ne paroît-elle pas fort étrange ? Que l'on tâche de soumettre à la construction vulgaire ces vers de Racine :

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?

¹ Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter, au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'Aubignac fait aux premiers vers ; et *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre. (V.)

Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
 L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
 Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
 En vain l'ambition, qui presse mon courage,
 D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage ;
 En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
 Mon ame a secoué le joug de cent remords :
 Cette ame, d'avec soi tout à coup divisée ¹,
 Reprend de ce remords la chaîne mal brisée ;
 Et de Sertorius le surprenant bonheur
 Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-temps de vertu délicate ²
 S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte ?
 Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
 Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang ?
 Avez-vous oublié cette grande maxime,
 Que la guerre civile est le règne du crime ;
 Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
 L'innocence timide est seule à dédaigner ?
 L'honneur et la vertu sont des noms ridicules ³ :

ou ces autres vers empruntés du même poète :

Captive, toujours triste, importune à moi-même.

Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?

bientôt on en reconnoitra l'impossibilité. C'est ce que démontreroit une foule d'autres exemples ; et Voltaire lui-même pourroit en fournir un grand nombre. D'après cela, conçoit-on qu'il puisse établir en principe que des vers, pour être bons, doivent avoir la précision de la prose la plus exacte ? De quelle précision veut-il donc parler ? en est-il qui puisse égaler celle d'un vers bien fait ? Voltaire a donc manifestement confondu et les idées et les genres, en proposant pour modèle aux poètes la précision de la prose, tandis qu'au contraire ce seroit à celle de la poésie que la prose devroit tâcher quelquefois de s'élever. (P.)

¹ *Divisée d'avec soi* est une faute contre la langue ; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déjà intéressante. (V.)

² Ce vers n'est pas français. Un contre-temps de vertu est impropre ; et comment un contre-temps peut il être honteux ? *Le beau succès, et le crime qui a plein droit de régner*, révoltent le lecteur. (V.)

³ Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déjà remarqué, dans la première scène de *la Mort de*

Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules ;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA.

Sylla ni Marius

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus ¹ ;
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions ² :

Pompée, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime ; que ces sentences triviales, qui enseignent la scélératesse, ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non-seulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en faisant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique et aux règles de l'art ; c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus : il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de son intérêt ; il échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'aperçoive même de l'adresse de Narcisse ; et, si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur...

Il corrige la dureté de cette maxime par ce mot si naturel et si adroit, *je m'emporte*. Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose, c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle ; le spectateur ne peut le deviner. Ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédie, *seigneurs*. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespeare et Addison appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres. (V.)

¹ On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi. (V.)

² *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions*, quelle incorrection ! quelle impropiété ! et que ce défaut revient souvent ! (V.)

Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
 Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres ;
 Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
 Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;
 Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
 D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux ¹
 De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous ?
 Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre ;
 Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
 Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
 Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
 C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme :
 Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
 Du moins la liberté respire encore ici.
 De notre république, à Rome anéantie,
 On y voit refleurir la plus noble partie ;
 Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
 Réunit du sénat le précieux débris.
 Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
 Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes ²,
 Maintient de nos Romains le reste indépendant :
 Mais comme tout parti demande un commandant,
 Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
 Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE.

Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
 Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur :
 Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
 Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
 Lors...

¹ Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien ; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, ne parle pas si bien que lui. (V.)

² Par un caprice de langue, on dit faire la loi à quelqu'un, et non pas faire des lois à quelqu'un. (V.)

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
 Que le commandement devoit m'appartenir.
 Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse ;
 Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse :
 Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien
 Tout mon camp déserté pour repeupler le sien ;
 Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
 Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées ;
 Et pour en colorer l'emportement honteux,
 Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.

L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
 Dont en secret dès lors mon ame fut saisie
 Grossit de jour en jour sous une passion ¹
 Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
 J'adore Viriate ² ; et cette grande reine,
 Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
 Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
 Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
 Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
 S'attache au bruit heureux que fait sa renommée ;
 Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
 Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.

¹ Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur ; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable. (V.)

² Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *j'adore Viriate*. Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre, comme dans les romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord : son cœur est plein ; son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, *j'adore* ; le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit, *non bene conveniunt, nec eadem in sede morantur majestas et amor*, on en doit dire autant de l'amour et de la politique ; l'une fait tort à l'autre ; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de Perpenna pour la reine de Lusitanie. (V.)

De son astre opposé telle est la violence¹,
 Qu'il me vole pa tout, même sans qu'il y pense,
 Et que, toutes les fois qu'il m'énlève mon bien,
 Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
 Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme :
 Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame ;
 Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
 J'immolerai ma haine à mes desirs contents² ;
 Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
 S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
 Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
 Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
 Les intérêts d'amour entrent-ils en balance ?
 Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
 Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous ?

PERPENNA.

Oui ; mais de cette mort la suite m'embarrasse³.
 Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place ?
 Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
 Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui⁴ ?
 Et, pour venger sa trame indignement coupée,
 N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard ; c'est dans votre festin
 Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
 La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
 Et vous en commandez ce qui nous accompagne.

¹ Un astre, dans les anciens préjugés reçus, a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant ; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre. (V.) — Si dans les anciens préjugés un astre a non-seulement de la puissance, mais une influence prédominante, un ascendant irrésistible, pourquoi ne pourroit-on pas lui attribuer de la violence ? (P.)

² *Contents* est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun. (V.)

³ *M'embarrasse*, terme de comédie. (V.)

⁴ C'est bien pis. Par quelle fatalité, à mesure que la langue se polissait, Corneille mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers ? (V.)

L'occasion nous rit dans un si grand dessein ;
 Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
 Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
 Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
 Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
 Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous ;
 Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
 Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
 Et je prierai les dieux que dans cet entretien
 Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
 Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre :
 Il veut sur nos débats conférer avec moi,
 Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages.
 D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages ;
 Je n'en suis point surpris ; mais ce qui me surprend,
 C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
 Pour faire encore au vôtre entière déférence ¹,
 Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
 C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
 Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
 Où nous forçons les siens de quitter la campagne ²,

¹ *Faire déférence* est un solécisme. On montre, on a de la déférence ; on ne fait point déférence comme on fait hommage. (V.)

² *Quitter la campagne* est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique. Scarron, voulant obtenir le rappel de son père, conseiller au parlement, exilé dans une petite terre, dit au cardinal de Richelieu :

Si vous avez fait quitter la campagne

Et de se retrancher dans l'empire douteux
 Que lui souffre à regret une province ou deux,
 Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
 Sitôt que le printemps aura fini la trêve.

C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
 Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens ;
 C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
 Attendez tout aussi de ma reconnoissance.

Je reviens à Pompée, et pense deviner
 Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre.

Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre ¹,

Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,

L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;

Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,

De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,

Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir

Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,

Que, forcé par ce maître, il a répudiée,

Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux

Sous une autre couleur lui faire ses adieux ²;

Au roi tanné qui commande en Espagne,

Mon père, hélas ! qui vous crie merci,

La quittera, si vous voulez, aussi. (V.)

¹ C'est un solécisme ; il faut, *il a peine à se défendre*. Ce verbe n'est neutre que quand il signifie *prohiber, empêcher ; je défends qu'on prenne les armes, je défends qu'on marche de ce côté*, etc. (V.)

² Cela n'est pas français ; c'est un barbarisme de phrase : on vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux ; mais *attirer faire* est un solécisme intolérable. De plus, toutes ces expressions et ces tours sont de la prose trop négligée et trop embrouillée. *J'aurois cru qu'Aristie l'attirât* est un solécisme ; il faut *l'attirerait*, à l'imparfait, parceque la chose est positive : j'aurois cru que vous étiez amis, je ne savais pas que vous fussiez amis ; je pensais que vous aviez été amis, j'espérais que vous seriez amis. (V.) — Voltaire, dans *Nanine*, s'est permis un solécisme à peu près pareil :

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent.

Il faut, *qu'ils s'aimoient*, ou *qu'ils s'aimeroient*. Ce solécisme n'ex-

Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore ; ils s'aimoient chèrement :
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance ¹,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre ².
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre ;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie ?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confiance
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.

J'aime ailleurs ³. A mon âge il sied si mal d'aimer,

cuse pas celui de Corneille ; mais il étonne, parcequ'on ne peut pas l'imputer au temps où Voltaire écrivoit. (P.)

¹ *Gens d'importance*, expression populaire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également. (V.)

² Cela n'est pas français ; il faut, *leurs lettres, qu'elle vient de me rendre, en font foi*. Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé. (V.)

³ Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* est d'un jeune galant de comédie : ce n'est pas là Sertorius. Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place ; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout à fait étrangère dans cette scène où il ne s'agit que d'intérêts d'État ; mais on étoit si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre, que le vieux Sertorius même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit,

Que je le cache même à qui m'a su charmer ¹ :
 Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
 La reine Viriate à mon hymen aspire ;
 Elle veut que ce choix de son ambition
 De son peuple avec nous commence l'union,
 Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
 De nos deux nations l'une à l'autre enchainées
 Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
 Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un ².
 C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
 De nous avoir servis avec cette constance
 Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
 Pour affermir ici nos généreux projets :
 Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ;
 Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle ;
 Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
 Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.

J'aime ailleurs, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* sont du style de la comédie. — *A mon âge* est encore comique, et *il sied si mal d'aimer* l'est davantage. Il semble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il sied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'acomat de l'admirable et sage Racine :

Voudrais-tu qu'à mon âge
 Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
 Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
 Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudents ?

C'est là penser et parler comme il faut. Racine dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à la fois la plus simple, la plus élégante. Corneille, surtout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en so'écismes, ou en termes bas, pires que des so'écismes ; mais aussi il étincelle de temps en temps de beautés sublimes. (V.)

¹ Sertorius que Viriate a su charmer ! ce n'est pas là Horace ou Curiace. (V.)

² Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, et réduire *deux en un* choque la langue. (V.)

Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
 Et que de ses sujets la meilleure partie,
 Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
 Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
 Auprès d'un tel malheur pour nous irréparable,
 Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
 Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
 Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir ¹.

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
 Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
 Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
 Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée
 Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir;
 Mais que sert la colère où manque le pouvoir?
 Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
 N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places?
 Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
 Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
 Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages
 N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages ²!
 Tous leurs chefs sont Romains; et leurs propres soldats,
 Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats ³,
 Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres

¹ Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comme il pèche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable*: quel est cet autre? c'est Aristie; mais il faut le deviner; et quel est ce renfort? est-ce le renfort du mariage d'Aristie! Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose! et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure! (V.)

² On ne peut dire, vous avez pour otages les fils des plus grands courages. Que la malheureuse nécessité de rimer entraîne d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue! mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles, et qu'on les surmonte rarement! (V.)

³ Expression du peuple de province, *faire des combats, faire une maladie*. (V.)

Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate¹ ;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus².
Parlez : je vous dois tant, que ma reconnaissance
Ne peut être sans honte un moment en balance

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS.

C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah ! seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS.

Point de repartie :

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;

¹ Vers de comédie. Il semble que ce soit Damis ou Éraste qui parle, et c'est le vieux Sertorius ! (V.)

² Si Sertorius a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse ; s'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition, le vers est trop comique. Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que Virgile, dans l'*Énéide*, ne l'a peinte que funeste ! On ne peut trop redire que l'amour, sur le théâtre, doit être armé du poignard de Melpomène, ou être banni de la scène. Il est vrai que le Mithridate de Racine est amoureux aussi, et que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. Mithridate est au fond aussi fade, aussi héros de roman, aussi condamnable que Sertorius ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers ; Monime est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour. (V.) — Ce jugement, si favorable à Racine, n'est pas, comme on pourrait le croire, l'effet d'une aveugle prévention. Il est bien vrai que son style enchanteur fait disparaître toutes ses fautes ; et voilà ce que ne peuvent s'imaginer certains écrivains assez malheureux pour n'avoir aucune idée de l'art d'écrire. (P.)

Et je l'épouserai pourvu qu'en même jour
 La reine se résolve à payer votre amour¹ :
 Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
 Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine².
 La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
 Et voyez cependant de quel air on m'écrivit³.

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE⁴.

Ne vous offensez pas si dans mon infortune
 Ma foiblesse me force à vous être importune ;
 Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix
 Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
 Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
 Contre un péril nouveau nouvelles assurances⁵.
 J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,

¹ Voilà donc ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie carrée de Perpenna avec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius. Et on a reproché à Racine d'avoir toujours traité l'amour ! mais qu'il l'a traité différemment ! (V.)

² *A ce prix* n'est pas juste ; la haine de Viriate n'est pas un prix : il veut dire, *je ferais cette illustre Romaine, si son hymen me privait des secours de Viriate.* (V.)

³ Cela est trop comique. (V.)

⁴ Ce premier couplet d'Aristie n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue, *l'un et l'autre qui ont sa raison d'État contre sa retraite, Pompée qui veut se ressaisir par la violence d'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.* Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'Aristie ne lie point une intrigue tragique ; elle ne sait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque. (V.)

⁵ Ces phrases barbares, et le reste du discours d'Aristie, ne sont pas assurément tragiques ; mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la dévotion aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de Pompée qui s'en va en Aragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser. (V.)

Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
 L'ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,
 Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
 L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
 Et tous les deux contre elle ont leur raison d'État.
 Je vous demande donc sûreté tout entière,
 Contre la violence et contre la prière,
 Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame ; un si rare mérite
 Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
 Mais vous avez ici sûreté contre tous,
 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
 Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
 Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
 On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
 Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Émilie,
 M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
 Vous savez à quel point mon courage est blessé :
 Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé¹,
 S'il chassoit Émilie et me rendoit ma place,
 J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grace ;
 Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
 Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
 Promettre à mon espoir quelque part en votre ame :
 Pompée en est encor l'unique souverain.
 Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
 Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
 Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
 Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?

¹ Le mot *dédire* semble petit et peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage. (V.)

Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse ¹
 D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
 Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
 Pour braver mon tyran et relever mon sort ?
 Laissons, seigneur, laissons pour les petites ames
 Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ² ;
 Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
 La liberté que Rome est prête à voir finir.
 Unissons ma vengeance à votre politique,
 Pour sauver des abois toute la république ³ :
 L'hymen seul peut unir des intétêts si grands.
 Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
 Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
 Le rebut de Pompée est encor quelque chose ;
 Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
 Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE.

Ce que vous faites

Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes ;
 Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
 Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
 Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre ;
 Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
 Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
 L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
 Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime ⁴

¹ *Ravaler* ne se dit plus. (V.)

² L'abbé d'Aubignac condamne durement ce *commerce rampant*, et je crois qu'il a raison ; mais le fond de l'idée est beau. Aristie et Sertorius pensent et s'expriment noblement ; et il serait à souhaiter qu'il y eût plus de force, plus de tragique dans le rôle de la femme de Pompée. (V.)

³ On n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parceque *abois* signifie les derniers soupirs, et qu'on ne sauve point d'un soupir ; on sauve d'un péril, et on tire d'une extrémité ; on rappelle des portes de la mort ; on ne sauve point des *abois*. Au reste, ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui.

(V.)

⁴ *Grandeur sublime* n'est plus d'usage : ce terme, *sublime*, ne

Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme¹.
 Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
 Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encor dedans l'incertitude² :
 Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu³.
 Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
 Sans être sûre encor de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
 Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
 Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas⁴ :

s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent l'ame : une pensée sublime, un discours sublime. Cependant, pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé ? On doit, ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne. C'est surtout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaçant avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur sublime* : pourquoi ? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire ; *sublime* apprend que ce rang est élevé ; mais *sublime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous servez jamais d'épithètes que quand elles ajouteront beaucoup à la chose. (V.)

¹ Le mot d'*abîme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abîmé dans la douleur, dans la tristesse, etc.* ? c'est qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde* ; mais un esclavage n'est point profond ; on ne saurait y être abîmé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur ; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher. (V.)

² Il semble que son bien consiste à être incertaine. Quand on dit, *tout mon bien est dans l'espérance*, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien est incertain*. (V.)

³ On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un événement. *Tant que* n'est pas ici français en ce sens. (V.)

⁴ Des noms pour *otages*, des secours qui *rehaussent le bras*, et qui jettent la tyrannie à bas, sont des expressions trop impropres, trop triviales ; ce style est trop obscur et trop négligé. Un secours qui re-

Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
 Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée.
 Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
 Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
 Je vous dirois, seigneur : « Prenez ; je vous la donne ;
 « Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
 Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
 Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
 Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
 Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.

hausse le bras n'est ni élégant ni noble ; la tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais Racine a jeté la tyrannie à bas. Quoi ! dans une scène entre la femme de Pompée et un général romain, il n'y a pas quatre vers supérieurement écrits ! (V.)

1 Il semble qu'Aristie ne doit point dire à Sertorius : *Si vous m'aimiez, je vous épouserais*. Ce n'est point du tout son intention de faire des coquetteries à ce vieux général : elle ne veut que se venger de Pompée. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre ; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué, et tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie. Plus j'examine les pièces de Corneille, et plus je suis surpris qu'après le prodigieux succès du *Cid* il ait presque toujours renoncé à émuouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici que, quand j'ai pris la résolution de commenter les tragédies de Corneille, un homme qui honore sa haute naissance par les talents les plus distingués m'écrivit : *Vous prenez donc Tacite et Tite-Live pour des poètes tragiques ?* En effet, *Sertorius* et toutes les pièces suivantes sont plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de Tacite, que des pièces de théâtre : il faut bien distinguer les intérêts d'État et les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame n'est pas du genre de la tragédie : le plus grand défaut est d'être froid. (V.) — Si ces pensées, sans être du style de Tacite, sont cependant, comme Voltaire le reconnoît, dans le goût de Tacite, il ne falloit pas dire que les plus méprisables écrivains de l'autre siècle n'avoient rien écrit *de si ridicule et de si plat* que les dernières pièces de Corneille : car ces écrivains ne pensoient pas mieux qu'ils ne s'exprimoient ; et, à leur égard, Corneille demeure toujours à une distance incommensurable. (P.)

Si je réduis Pompée à chasser Émilie,
 Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ?
 Ira-t-il se livrer à son juste courroux ?
 Non, non ; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par mon hymen vous avez assurance .
 Que mille vrais Romains prendront votre défense :
 Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
 Vous aurez ces Romains et Pompee avec eux ;
 Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce ;
 Vous aurez du tyran la principale force,
 Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
 Qui de leur général voudront suivre les pas ;
 Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
 Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
 Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
 Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
 Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame ¹ :
 Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
 Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur ;
 Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes ;
 Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
 J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
 Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir.
 Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
 Je vous le dis encor, ma main est toute prête ².
 Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
 Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
 Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
 En captive de guerre, au péril d'un échange,
 Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi ³,

¹ On ne doit jamais donner le nom d'infame à Pompée ; et surtout Aristie, qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi. (V.)

² L'amour de Sertorius n'est ni prompt ni lent ; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à Sertorius un amour trop prompt. (V.)

³ Ce vers n'est pas français, c'est un barbarisme : on dit bien, *Il est homme à recevoir sa foi*, et encore ce n'est que dans le style familier. Il y a dans *Polyeucte*, *Vous n'êtes pas homme à la violenter* ; mais

Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi.
Et que...

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée.
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir¹.

SERTORIUS.

Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir².

Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique³.
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs !

un grand homme à faire quelque chose ne se peut dire. Souvenez-vous qu'elle veut un grand homme est beau, mais un grand homme à recevoir une foi ne forme point un sens ; vouloir à est encore plus vicieux. (V.)

¹ On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se préparer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bien flatteur pour Sertorius.

(V.)

² C'est ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien n'est plus difficile que de terminer heureusement une scène de politique. (V.)

³ On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion : c'est là qu'on peut dire, *nec deus intersit nisi dignus* ; mais qu'il s'explique avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaire !... Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *que c'est un sort cruel que d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs.* C'est en effet la situation où Sertorius et Aristie se trouvent : mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros et aux offres que lui fait Aristie, et surtout par le mauvais style. (V.)